

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 27 SEPTEMBRE 1884.

No. 40

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

Les Petits qui S'envolent.

Ah ! oui, qu'ils sont heureux ! tous ces beaux petits anges,
Qui s'en vont, souriants, à leurs premiers printemps,
S'asseoir aux pieds de Dieu, pour chanter ses louanges
Jusqu'au delà des temps.

Tous ces blonds chérubins, qu'il faut que Dieu les aime !
Pour qu'ils soient appelés, sans lutte et sans combats,
A partager la gloire et le bonheur suprême,
Promis à ses soldats.

Comme ces colibris, qui des fleurs demi-closes,
Aspirent, en passant, le suc essentiel ;
A la coupe des jours trempant leur lèvres rondes,
Ils n'ont bu que le miel.

Voyant sur une mer au-dessus des orages
Emportés, tout ravis, sur l'aile des flots bleus ;
Ils n'ont plus, comme nous, à craindre les naufrages
De nos fleuves houleux.

Que Dieu leur a caché de cruelles tempêtes !
A ces frères épis moissonnés dans leur fleur ;
Craignant, pour eux l'automne, il a soustrait leurs têtes
Aux vents froids du malheur.

Eux, qui nous ont quittés avant l'âge des songes,
Avant ces jours fiévreux où l'on croit tout tenir ;
Ils n'auront pas connu les engageants mensonges
Que promet l'avenir.

Eternels héritiers du Royaume Adorable
Où le bonheur d'hier sourit au lendemain ;
Ils n'ont jamais senti la soif insatiable
Du pauvre cœur humain.

Ils n'ont pas eu, hélas ! en touchant à la terre,
A suivre des cercueils le cœur plein et navré ;
Et sur un être cher dormant au cimetière,
Leurs yeux n'ont pas pleuré.

Anges, oh ! dites-moi ? Quand tout dort dans nos plaines,
Quittez-vous quelquefois vos sommités lointaines,
Pour visiter notre séjour ?
Est-ce vous, qui venez réchauffer de votre aile,
Les petits orphelins de la pauvre hirondelle,
Tombés aux griffes du vautour ?

Est-ce à vous qu'il répond, l'enfant encore aux langes ?
Quand sa bouche bégaye, avec des sons étranges,
Des fragments de mots isolés ;
Et rêve-t-il du Ciel ? quand on le voit sourire,
Pendant son doux sommeil, aux baisers du zéphire,
Comme les jeunes fleurs des blés.

Purs et subtiles rayons de l'immortelle flamme !
Vous êtes remontés, en passant par notre âme,
Vers votre lumineux foyer ;
Mais vous avez laissé, dans vos berceaux, la douce
Et moelleuse chaleur, que laisse, au nid de mousse,
L'oiseau qui vient d'y sommeiller.

Combattez avec nous, bienheureux petits anges ?
Vous qui formez Là-Haut les célestes phalanges,
Dont s'entourne l'Eternel ?
Dans l'immortel séjour, soyez notre avant-garde ?
Préparez la victoire ? Hélas ! car il nous tarde
D'aller nous reposer au Ciel.

Aux brises de la terre, ouvrez votre aile blonde !
Venez tendre la main aux naufragés du monde,
Qui sont sans pain et sans abris !
Pour atteindre le port la route est graveleuse ;
Faites couler, d'En-Haut, de l'eau miraculeuse
Sur leurs pieds saignants et meurtris ?

Puisque le bord du Ciel est au-delà des cimes,
Par pitié ! sous nos pas, éclairez les âmes,
De vos étincelants flambeaux !
Afin qu'aux pieds de Dieu, dans les clartés divines,
Nous puissions, de nos cœurs arrachés aux épines,
Rapporter les derniers lambeaux.

Ne nous oubliez pas ! Et consolez vos mères
Qui répandent encor des larmes bien amères
Sur vos silencieux berceaux.
Demandez au bon Dieu, pour ces âmes si bonnes,
Qu'il tresse pour leurs fronts d'immortelles couronnes,
Dont vous serez les blancs joyaux.

O vous qui les pleurez ses petits qui s'envolent !
Votre cœur vous abuse, et vos pleurs vous affolent.
Vos enfants sont au Ciel ! Pourquoi vous attrister ?
Leur bonheur est complet ! Qu'ont-ils à regretter ?

O mères ! Les écueils des sentiers du jeune âge ;
Les angoisses du cœur, à son premier orage ;
Les rêves d'avenir, laissés sur le chemin ;
Les amitiés d'hier mortes le lendemain ;
Les vertus d'apparat d'hypocrites infirmes ;
La haine qui poursuit jour et nuit ses victimes ;
Les leçons du malheur ; la triste pauvreté ;
Les abandons cruels des jours d'adversité ;
Les vifs empressements que l'intérêt réveille ;
Les dédains écrasants des riches de la veille ;
Les orgueils du méchant ; l'injustice et l'affront ;
L'insulte prodiguée au plus généreux front ;
Les grands déraillements où tout croule et s'abîme ;
Les sombres désespoirs qui mènent à l'abîme ;
Les séparations, les exils douloureux ;
Les drames déchirants de l'heure des adieux ;
La mort des siens, les deuils, les pleurs du cimetière ;
Les regrets condensés d'une existence entière ;
La vieillesse ployant sous son propre fardeau :
Vollà ce qu'on ignore ! en mourant au berceau.

ALFRED MORISSET.

Sainte-Hénédiène, sept. 1884.

CHRONIQUE.

C'est encore moi, j'en suis fâchée pour ceux que ça gêne. Je ne puis résister au désir et je dirai presque au devoir qui me pousse à reprendre la plume. Je l'avais caché, cet instrument de travail, après la fête, la grande fête, l'incomparable fête du Cinquantenaire. Ces rues vides, ou à peu près, cette solennité patriotique sans patriotisme, ces orateurs prêchant la concorde, l'union, l'amour du prochain en se lançant des traits plus ou moins blessants, et déguisant, pour l'occasion, le mot *parti en partie*, m'avaient profondément attristée. J'ai dit, pour expliquer ma rentrée au *Journal*, qu'en reprenant la plume je pensais remplir un devoir ; quand vous m'aurez lue vous verrez si j'ai raison.

* * *

Nous avons tous, dans certaines circonstances, après une journée de soucis et d'émotions, été torturés par un de ces atroces cauchemars, qui frappent l'esprit et le laissent, longtemps après le réveil, sous une impression de terreur. J'en eus un dont le souvenir seul me glace encore d'épouvante. Je venais de perdre un être qui m'était cher ; pour lui j'aurais tout sacrifié, jusqu'à ma vie. J'avais assisté à son agonie, à sa mort ; je l'avais accompagné jusqu'à sa dernière demeure ; puis brisée, anéantie, j'étais rentrée chez moi et sans force, sans énergie, ne sentant plus la souffrance morale presque engourdie par la souffrance physique, je succombai. Je m'endormis.

A quelle heure, au bout de combien de temps le rêve s'empara-t-il de mon esprit ? Je ne sais. Ce dont je me souviens, avec une précision parfaite, c'est que je me sentais emportée, traînée lentement, avec une sorte de balancement et de cahos me rappelant une voiture marchant au pas. Je cherchai à me reconnaître, je voulus me lever, impossible ; mes mains étaient croisées sur ma poitrine, je ne pus les mouvoir. La nuit la plus profonde m'environnait ; j'étais étouffée, l'air me manquait, une idée épouvantable, terrible traversa mon cerveau, j'étais enfermée vivante dans mon cercueil, et on me portait au cimetière. Tant que la voiture marcha, j'espérai. Je criai, je pleurai, j'appelai, j'invoquai cette foule d'amis que je savais être derrière mon corbillard. Rien ! j'étais perdue ! On me descendit dans la fosse, les cordes qui soutenaient mon cercueil, furent retirées et avec le bruit produit par leur frottement s'éteignit ma dernière espérance. La terre tomba, lentement d'abord, sur ma bière ; c'était le dernier adieu des amis, puis elle arriva lourdement, par paquets, me secouant, m'étouffant : les fossoyeurs achevaient leur tâche. Je m'évanouis, puis reprenant mes sens, je souffris de nouveau. Je sentais ma raison m'abandonner. J'appelai d'abord à mon secours ceux qui avaient protégé mon enfance, qui m'avaient élevée, qui m'avaient